

José Lambert

**LA TRADUCTION DANS LES LITTÉRATURES
POUR UNE HISTORIOGRAPHIE DES TRADUCTIONS**

Source : *La traduction dans le développement des littératures*, responsables de la publication : José Lambert et André Lefevere, Bern – Berlin – Frankfurt am Main – New York – Paris – Wien, Leuven University Press, 1993, p. 7-25.

Introduction I

José Lambert (KU Leuven)

La Traduction dans les littératures. Pour une historiographie des traductions.

Le présent recueil contient les communications présentées dans la section «Traduction» lors du XI^e Congrès de l'AILC (Paris 1985). Ce n'est pas une tâche simple de situer une série de discussions vicilles de cinq ans dans un champ de recherche en pleine évolution. En cinq ans, les études littéraires et, a fortiori, les travaux sur la traduction ont beaucoup évolué. Et cependant, chose encourageante, les publications rassemblées ci-dessous ont gardé une actualité réelle. Le paradoxe veut même que, à la lumière de discussions plus récentes, les articles de 1985 ont acquis «rétroactivement» un statut actuel, car ils donnent du relief aux travaux d'aujourd'hui et ils illustrent ainsi combien de chemin a été parcouru en peu de temps, partiellement à l'intérieur de la Littérature comparée et même en partie grâce à l'AILC, mais aussi dans de tout autres secteurs des Sciences humaines. Je profite donc de l'occasion pour situer une série de contributions dans une discipline en marche et pour préparer très sommairement un bilan de nos connaissances actuelles au sujet de «la traduction dans le développement des littératures européennes».

Le hasard veut que les deux éditeurs du présent volume se soient insurgés, lors du IX^e Congrès de l'AILC (Innsbruck 1979)¹, contre le traitement réservé par l'Association à la question des traductions. Déjà en décembre 1975, à Norwich, André Lefevere avait soutenu que «the study of translation is the guilty conscience of Comparative Literature»². On peut sans doute estimer qu'une partie (seulement) du malaise subsiste de nos jours. Il est sûr que les comparatistes actuels suivent avec attention l'internationalisation des littératures, notamment par le biais des traductions, mais la place exacte qu'ils réservent à la traduction n'est toujours pas claire, peut-être parce que les vues dominantes sur la triade sacrée

1 Il s'agissait d'une matière de compétence. D'abord dans les discussions de la section «Traduction», ensuite lors de la Séance plénière finale, le reproche principal étant que l'AILC estimait utile d'avoir un «Comité de la Traduction», mais refusait de lui confier la direction des sections réservées à la traduction.

2 Norwich, décembre 1975, Congrès de la British Comparative Literature Association. L'argument a été développé par Lefevere dans plusieurs publications ultérieures.

Langue – Littérature – Nation dénote un héritage du romantisme³. Il n'empêche que certains groupes comparatistes pèsent avec tant de poids sur les «Translation Studies» en général qu'ils se font même confondre par des linguistes avec «conventional studies in Comparative Literature»⁴. Indépendamment des changements progressifs dans l'attitude des comparatistes, l'étude des traductions constitue toujours un «no man's land» des études littéraires et même des Sciences humaines en général, où les règles du jeu savant sont mal connues et où de multiples chercheurs individuels sont convaincus – à tort – que rien n'a été dit avant eux, que tout se trouve exprimé en une seule langue (sinon en un seul livre), ou qu'une seule discipline pourrait justifier un droit de monopole. A propos des traductions, certains bilans récents peuvent se payer le luxe d'ignorer 50 % de la bibliographie mentionnée dans un autre bilan, également récent, – et réciproquement; certains pays ont leurs propres traditions et ignorent allègrement ce qui a été publié dans les autres pays/langues⁵. Tout cela en dépit du réseau bien élaboré et dynamique des bulletins de liaison, des revues, des colloques⁶. Bref, le discours sur la traduction n'est pas nécessairement international et il est rarement interdisciplinaire au sens plein du mot. Au sein des travaux comparatistes en particulier, beaucoup de chercheurs contemporains ignorent les milliers de pages que leurs collègues comparatistes de l'époque 1900-1950 ont consacrées aux traductions à l'intérieur des études de «réception» (au sujet des classiques, de Shakespeare, de Schiller, du roman picaresque, etc.). En dépit des changements considérables qu'ont subis les méthodes, rien ne justifie une telle table rase ou une telle confiance dans les conceptions actuelles, car de multiples enquêtes ponctuelles sont restées utiles, voire indispensables jusqu'à nos jours. En 1990 comme en 1979 ou en 1985, l'étude des traductions souffre d'un manque flagrant de «discipline», d'organisation et de coordination. Dans les communications présentées ci-dessous comme dans de multiples autres publications, les chercheurs n'estiment pas toujours indispensable d'explicitier leurs objectifs (en fonction d'un état des

3 Cf. J. Lambert, «A la Recherche de cartes mondiales des littératures».

4 Mary Snell-Hornby, *Translation Studies: An Integrated Approach*. Amsterdam – Philadelphia, John Benjamins, 1988, p. 25.

5 On comparera notamment la bibliographie de base dans Renner 1989, Hatim & Mason 1989, Snell-Hornby 1988.

6 Les revues *Meta*, *Babel*, *TextconText*, *Target*, puis notamment le bulletin *Transst*, ainsi que les bibliographies de Van Hoof et Bausch, Kiegraf & Wills montrent clairement qu'il ne suffit pas, pour se former une idée des travaux récents, de se contenter des publications en volume. Pour se former une idée des travaux, il s'impose de suivre le mouvement de plusieurs associations savantes, qui laissent par ailleurs peu de traces dans certains «grands pays» (les États-Unis, la Grande-Bretagne, la France).

travaux), la méthode suivie / à suivre, les résultats obtenus par rapport à des discussions analogues, etc. Dans d'autres cas, par contre, l'organisation collective des recherches est tellement mise en évidence et si étroitement rattachée à des cadres particuliers que le dialogue et la discussion paraissent réservés aux «happy few». Certains secteurs des «Translation Studies» peuvent être comptés parmi les plus avancés, parmi les secteurs pilotes, en termes de lucidité méthodologique, des Sciences humaines actuelles. C'est sans doute un heureux paradoxe du libéralisme caractéristique de l'organisation des réunions savantes que les approches divergentes puissent cohabiter. L'histoire fera la part des choses.

Visiblement, des situations analogues se sont déclarées ailleurs, dans d'autres congrès et dans d'autres branches des études littéraires. Les changements rapides qui ont marqué le discours sur les traductions – tel le recours à des modèles théoriques, à une terminologie, à des schémas de travail explicites – sont spectaculaires, certes, mais ils ne sont nullement spécifiques aux «Translation Studies».

Quelle que soit la diversité des langages adoptés ou étudiés, il ne paraît nullement vain d'essayer de les situer par rapport à un état des travaux, qui mériterait d'être mis au point et tenu à jour. Rien que pour l'époque de la Renaissance européenne, tant de livres et articles importants ont vu le jour les dernières décennies qu'il s'impose de consacrer un livre entier à un authentique bilan. D'autres époques et d'autres cultures pourront bientôt donner lieu à des efforts de synthèse analogue.

André Lefevre indique ci-dessous la position des différentes communications dans un cadre théorique général. Il m'appartient de situer leur signification dans la perspective d'un projet plus restreint, qui a par ailleurs aidé à orienter la sélection des communications: la position des traductions dans le développement des littératures européennes. Examinons dans quelle mesure les contributions qui suivent enrichissent nos connaissances en la matière.

Il est vrai que les thèmes n'ont pas été limités à certaines cultures, langues ou littératures en particulier. Est-ce le hasard, plutôt que les tendances profondes de la recherche, qui explique la distribution des communications? C'est à tort qu'on pourrait penser que la sélection spontanée des sujets ainsi que leur orientation ne correspondent pas à une orientation globale. – Une des confusions bien traditionnelles dans ce secteur semble en voie de disparaître: dans les contributions théoriques comme dans les contributions historico-descriptives, c'est bien en premier lieu l'étude des traductions qui est envisagée – et bien peu la difficulté de produire des traductions – et ce sous un angle littéraire, voire souvent assez spécifiquement comparatiste. Il s'agit des traductions comme éléments des interactions entre les littératures et les cultures, et non des aspects plus spécifiquement linguistiques, qui méritent de retenir toute

notre attention, mais qui ne sont pas prioritaires dans la mesure où les traducteurs semblent avoir autre chose en vue que de simples exercices de langue. La conscience est devenue évidente que la question des traductions relève de plusieurs disciplines – qu'il convient précisément de ne pas confondre – et que la littérature (comparée) a ses propres responsabilités.

Traductions et cultures: interactions théorie/histoire

Les questions théoriques abordées dans le présent volume confirment une telle responsabilité. A en croire Theo Hermans, Antoine Berman, Gyorgy Kálmán, Raymond van den Broeck, Maria Tymoczko ou Lieven D'hulst, toute traduction est déterminée notamment par des facteurs (des normes et des modèles) culturels, et les traditions littéraires occupent une place centrale dans la fluctuation des normes.

On ne saurait prétendre que les sujets abordés correspondent à une thématique théorique ou historique très explicite. Certaines cultures retiennent davantage l'attention que d'autres, sans doute à juste raison, mais d'autres zones culturelles mériteraient tout autant d'être observées. A part le Canada moderne, pays privilégié en ce qui concerne la lucidité face aux traductions⁷, c'est en premier lieu l'Europe occidentale moderne, c'est-à-dire depuis la Renaissance, qui a été étudiée. Si la France est omniprésente à travers les différents articles, c'est en premier lieu, semble-t-il, en raison du rôle capital joué par les traditions françaises, dans les traductions comme dans les cultures et littératures en général. Notons toutefois l'absence frappante de certaines «patries» des traductions, telles l'Allemagne moderne⁸ ou l'Europe centrale⁹. A vrai dire, si la carte mondiale des littératures nous est mal connue (Lambert 1990), celle des traductions n'existe même pas à l'état de concept, on le verra ci-dessous.

7 Pour des raisons pratiques, certaines communications remarquables sur le Canada moderne n'ont pas été reprises dans le volume.

8 L'Allemagne, qui a joué un rôle majeur dans la culture des traductions, était plutôt mal représentée dans la section «Traduction» lors du Congrès de Paris. Signalons que, en 1985, le «Sonderforschungsbereich» de Göttingen, dont il sera question plus loin, était encore en train de préparer ses travaux.

9 La richesse des travaux que l'Europe centrale et l'Europe de l'Est ont consacrés à la traduction est illustrée, mais toujours très partiellement, par un renvoi aux publications de Efim Etkind, de Jiří Levý, et de A. Popovič. Ces cultures étaient, elles aussi, très imparfaitement représentées au Congrès de Paris.

En dépit de l'ordre de présentation adopté dans le présent volume, il est plutôt délicat de commenter l'apport des articles selon des principes chronologiques, c'est-à-dire selon l'époque à laquelle appartiennent les documents étudiés. Le danger ne serait pas imaginaire que le lecteur relie un groupe d'articles à un schéma diachronique imaginaire (*post hoc, ergo propter hoc*), alors que tel n'a été ni l'objectif ni le résultat des débats, faute de dossiers permettant d'entrevoir une quelconque évolution. A l'aide des dossiers réunis ici et à l'aide des dossiers auxquels ils renvoient, par contre, une série de lignes de force pourraient être mises en évidence pour certaines époques, mais aussi pour des cultures toutes particulières. Au lieu de la différenciation des traditions en matière de traductions – qu'elle soit diachronique ou synchronique –, je mettrai d'abord en relief une série de convergences qui donnent aux dossiers rassemblés une incontestable importance à la fois théorique et historique, les deux étant étroitement liées. En effet, dans la mesure où les différentes approches qui interviennent se sont souvent révélées indépendantes les unes par rapport aux autres – soit par le recours à des théories différentes, soit par l'absence pure et simple de tout effort explicite de théorisation –, elles ont une chance de confirmer/infirmier certaines positions théoriques dont il a été question en d'autres circonstances. Paradoxalement, l'absence d'un seul cadre théorique explicite permet d'éviter le reproche d'une «manipulation». Quoique les théoriciens des années '60 et '70 (parfois au delà) aient écrit ou pensé, les théories ont besoin des travaux historiques; les discussions historico-descriptives sont susceptibles d'alimenter les discussions théoriques, voire de les corriger¹⁰.

La constatation la plus flagrante est sans doute que, dans de multiples situations culturelles, au Moyen âge, en pleine Renaissance, dans certaines cultures modernes, la scène littéraire est occupée entièrement – ou à peu près – par les traductions, bref, qu'il serait absurde d'interpréter les littératures de ce moment en termes «nationaux», étant donné que c'est à l'intérieur des traditions «nationales» que fonctionnent les œuvres importées. Le début de l'article d'Edward Blodgett est donc presque symbolique:

Like all new worlds, Canada came into existence by means of translation procedures.

Outre les *Considérations sur la littérature canadienne*, qui renvoient inévitablement aux faits culturels et sociaux, ce sont les discussions con-

10 Dans «Théorèmes pour la traduction» (*Civiltà italiana*, 1983-84, pp. 7ss.), Jean-René Ladmiral ne réserve aucune place au discours «historiographique» ou historico-descriptif, parmi les multiples types de discours «traductologiques», après avoir déclaré par ailleurs que les travaux historiques sur la traduction ne sont d'aucune utilité pour le théoricien.

sacrées aux cultures bulgare, turque, polonaise et ... néerlandaise qui illustrent le rôle *central* joué par les traductions dans le développement des littératures et des sociétés. De telles observations (étayées de manière statistique dans plusieurs articles) au sujet du répertoire des productions suffisent pour ruiner la thèse que les traductions seraient nécessairement des phénomènes marginaux, ou que le développement des littératures puisse être saisi à l'aide des seuls concepts «nationaux». Il n'a pas fallu attendre le XI^e Congrès de l'AILC pour en arriver à une telle constatation mais elle a rarement été favorisée à tant de reprises et au sujet de tant de situations culturelles différentes, et dans le cadre d'un des Congrès de l'Association. Le dossier le plus impressionnant et le plus convaincant, sous cet angle, est celui que Maria Tymoczko consacre aux changements dans la littérature épique en France au cours du XII^e siècle: à l'en croire, ce n'est pas un groupe de quelques oeuvres qui porte les marques de l'importation¹¹, c'est tout un genre dans sa dynamique. En fait, les comparatistes et les historiens des littératures connaissent depuis longtemps ces phénomènes d'*importation*, mais ils n'ont jamais disposé de concepts théoriques explicites ou de méthodes de travail pour rendre compte à la fois des relations avec les textes étrangers et avec les traditions autochtones. Dans la situation médiévale en question, la question des traductions – le terme lui-même est un anachronisme (Folena 1973) – ne peut être analysée que dans et par la relation avec la production littéraire du moment: une approche strictement technique – telle la juxtaposition de textes «originaux» et de traductions – ne permettrait nullement d'expliquer pourquoi on traduit et pourquoi on traduit d'une manière déterminée.

A plusieurs endroits, le présent recueil met – à nouveau – en évidence que la constitution et le renouvellement de beaucoup de littératures seraient inexplicables sans les traductions: c'est devenu une lapalissade de dire, à la suite des critiques et des historiens des lettres, puis de certains théoriciens, que, à travers les temps et les cultures, de multiples littératures ou des genres particuliers ont été en grande partie *importés*, en partie mais non uniquement en traduction. A vrai dire, quiconque observerait le développement des littératures européennes – celles de l'Europe centrale ou balkanique, par exemple – pourrait démontrer que l'interpénétration des traditions «nationales» – notamment par le biais des traductions – n'est pas une exception, mais la règle. D'où la difficulté de continuer à prendre au sérieux une carte des littératures qui ne fait que juxtaposer des unités «nationales». Au lieu de se côtoyer en termes d'égalité, les différentes traditions littéraires se mélangent et se superposent dans des relations souvent clairement hiérarchiques. Y aurait-il donc des littératures qui, à un moment donné, a fortiori pendant des

11 Le concept «Importation» a été discuté dans Lambert 1983.

siècles, se comportent comme des systèmes autonomes, et ce dans les secteurs populaires comme dans les secteurs «élitaires»? Les seuls textes rassemblés ici justifient une réponse négative à la question, même et surtout à propos de la littérature française, souvent adoptée comme le prototype de la littérature autonome ou close¹².

Il est manifeste que les conceptions des théoriciens et des historiens doivent être reformulées sur ce point. La plupart des discussions entre comparatistes – même entre les comparatistes actuels – relatives à l'autonomie ou à la dépendance des littératures (nationales) se rapportent à la littérature canonique, ou confondent celle-ci avec la littérature tout court, chose d'autant plus regrettable que les innovations semblent souvent provenir des zones non-canoniques, voire des zones non strictement littéraires¹³. Déjà pour les seules traditions européennes, les répertoires bibliographiques – et a fortiori leur utilisation par les historiens/ théoriciens – se rapporte aux phénomènes canoniques, ce qui garantit presque a priori l'exclusion des traductions. En attendant des enquêtes spécialisées, la thèse suivante, justifiée notamment par les travaux réunis ci-dessous, n'est certainement pas plus fautive que les opinions reçues: dans toute littérature (nationale), certains secteurs (p. ex. certains genres) constituent des secteurs ambigus parce qu'importés, au point qu'il arrive que l'ensemble de la production littéraire réponde à l'exploitation de recettes étrangères. Il restera à déterminer quand, pourquoi, comment c'est tantôt l'autonomie, tantôt la dépendance qui l'emporte, et pourquoi certaines populations ou traditions littéraires sont plus autonomes que d'autres, alors qu'elles cultivent les traductions autant que le font les cultures voisines. A ce propos, la position toute particulière de la France classique sera discutée plus loin.

Les contributions relatives à la Renaissance (Pazziani, Hermans) illustrent bien la fonction ambivalente des traductions – textes à la fois étrangers et autochtones, qui finissent par concurrencer ou par supplanter les traditions latines – dans les traditions nouvelles des différents «vernaculaires». Dans des situations culturelles modernes et indépendamment de la «translatio studii», il arrive que les traductions remplissent un rôle analogue, comme l'attestent notamment L. D'hulst (à propos du XIXe s. en France), H.-G. Grüning et P. Mildonian (à propos de l'Italie au XVIIIe s., puis à l'époque fasciste).

12 Voir plus loin, les notes sur le «système littéraire français», à propos d'un article d'Yves Chevrel.

13 Voir les travaux de Lotman, d'Even-Zohar ou, pour une discussion historico-descriptive, Lieven D'hulst, *L'Évolution de la poésie en France (1780-1830). Introduction à une analyse des interférences systémiques*, Leuven, Leuven University Press, 1987.

Il ne serait pas difficile de montrer, d'autre part, à l'aide des mêmes dossiers, que la stabilité et la richesse des traditions locales peuvent s'opposer à la pénétration ou au succès des traductions. C'est la thèse suivie par M. Gruber au sujet de Shakespeare, qui, chose symptomatique, n'a pas connu en Espagne la vogue et les vicissitudes qui ont marqué sa réception à travers le reste de l'Europe. À vrai dire, certains spécialistes savent que ces fonctions à première vue diamétralement opposées ont été discutées dans une théorie d'ensemble (Even-Zohar 1978; Toury 1980). Il conviendrait d'analyser ce qui détermine la tolérance ou l'intolérance des différentes traditions devant les modèles vraiment internationaux. Shakespeare est un cas symptomatique, mais il y en a d'autres à toutes les époques (la Bible, Homère, Virgile, Ossian, Hoffmann, Heine, etc.).

Qu'ils le veuillent ou non, les différents travaux descriptifs-historiques illustrent d'autres paradoxes et contradictions familiers aux théoriciens. Sans se référer à un quelconque théoricien, de multiples contributions du présent volume insistent sur le dilemme qui oppose les stratégies dépay-santes («verfremdend») et les stratégies assimilatrices («einbürgernd»). Dès le début du XXe siècle, les travaux comparatistes ont mis à nu les hésitations et fluctuations des traducteurs et de leurs critiques entre la culture d'arrivée et la culture de départ. Depuis *Les Belles Infidèles* de Georges Mounin (1955), les théoriciens ont intégré cette tension structurelle dans leurs discussions théoriques et, tout récemment, dans leurs schémas méthodologiques: à la suite de Toury et Even-Zohar, les chercheurs recourent – parfois non sans peine – aux concepts «acceptable» et «adéquat» (on trouve de multiples variantes terminologiques, comme «sourciers»/ «ciblistes»). L'ensemble des dossiers rassemblés ici confirme que les traductions remplissent une fonction entre (au moins) deux traditions et qu'il serait par conséquent une énorme simplification d'observer les seules relations entre le texte traduit et l'«original»¹⁴. Des arguments précieux nous ont même souvent été fournis en faveur de la thèse suivante: ce sont précisément la ramification et la tension entre différentes traditions qui confèrent aux traductions leur fonction au sein des litté-ratures, au point que des stratégies de camouflage (p.ex. dans le cas des pseudo-traductions, des imitations, des parodies) se font jour et accordent au texte traduit une fonction délibérément ambiguë.

14 Plusieurs théoriciens ont ainsi corrigé le concept «original», qui ne peut être automatiquement assimilé à l'oeuvre officiellement désignée comme le «modèle» d'une traduction. Toute traduction se fonde en principe sur plusieurs modèles, et souvent davantage sur des modèles intermédiaires que sur l'oeuvre soi-disant originale (cf. les traductions indirectes). On rectifiera par ailleurs une fois pour toutes les textes qui soutiennent que Toury ou moi-même aurions jamais soutenu que l'étude des traductions puisse se passer de l'«original».

L'on sait que certaines hypothèses visent en outre à rattacher la tension entre les tendances «adéquates» (système de départ) et «acceptables» (système d'arrivée: cf. les «Belles Infidèles») à des principes plus fondamentaux, qui devraient permettre de mieux interpréter les situations et même l'évolution historique. Y aurait-il donc des facteurs ou des situations qui favorisent soit les traductions à dominance «acceptable», soit les traductions à dominance «adéquate»? C'est en tout cas frappant que tant de communications réunies ici établissent des liens entre le prestige (faudrait-il dire: le pouvoir?) de la culture d'arrivée et celui de la culture de départ. A en croire de nombreux auteurs du présent volume, les corrélations sont évidentes entre la conception de la traduction et les relations de prestige préalables entre les cultures qui s'interpénètrent. – D'où la révolution historique introduite par Luther et les autres traducteurs de la Renaissance, qui optent pour la langue nouvelle, celle du peuple, et non plus pour une langue censée être immuable, celle de Dieu ou de l'Antiquité. – A l'opposé des cultures en position de force ou de prestige, les langues et littératures «jeunes» ou mal établies, voire les genres mal établis semblent cultiver des stratégies particulières en matière de traduction, à en croire Luc Korpel, Nadezda Andreeva, Maria Tymoczko, Lieven D'hulst, Paola Mildonian, Hans-Georg Grüning. Rappelons que la diversité des approches théoriques suivies par les collègues en question et la diversité des situations culturelles observées font croire que nous ne sommes pas face à de simples coïncidences.

C'est sous des angles très divergents que le lien entre traduction et genres est abordé, à travers tout le recueil. Raymond van den Broeck va jusqu'à envisager comme un «genre» la traduction en tant que telle. Chez Tymoczko, Grüning, D'hulst, Gruber et d'autres, l'étendue du concept générique est plus restreinte. Or, il semble bien que la plupart des traductions donnent inévitablement lieu à des conflits et donc à des redéfinitions génériques, qui reflètent souvent un conflit ou une redéfinition des valeurs littéraires¹⁵. Dans le cas de Maria Tymoczko, une telle thèse oriente explicitement l'exposé. Si la littérature traduite remplit une fonction d'importation et si elle se déclare plus clairement dans certains (groupes de) genres, il serait surprenant qu'elle n'ait pas pour effet de bousculer le canon poétique et générique. Aussi longtemps qu'elle n'aura pas été discutée explicitement et à propos de cultures diverses, l'hypothèse ne peut être fautive, d'autant qu'elle s'est révélée féconde dans d'autres circonstances.

Il y a lieu de se demander si ce n'est pas – encore – le principe du prestige qui éclaire un véritable leitmotiv à travers les différentes commu-

15 Pour la question des genres en matière de traduction, lire Lambert (1982) 1986.

nications, à savoir le phénomène des traductions «indirectes» (Toury: «intermediary translation»; Stackelberg: «Übersetzungen aus zweiter Hand»). A la recherche des contacts et des circuits de distribution littéraire, les pionniers du comparatisme, ceux de l'époque des «douaniers de la littérature», ont souvent dépisté les médiations littéraires assurées par les «agents» internationaux. Que les contacts internationaux ne soient pas nécessairement de nature binaire et que certaines cultures aient rempli un remarquable rôle d'agent, on le sait depuis plusieurs décennies. Les spécialistes de la traduction, eux, ont souvent eu tendance à réduire la question des traductions à des rapports binaires (et par conséquent trop schématiques). Certaines théories ont explicitement tenu compte de la complexité des liens et des médiations entre «original» et traduction dès les années '70. C'est le grand mérite de Jürgen von Stackelberg et de ses collaborateurs¹⁶ d'avoir analysé le rôle des traductions «de seconde main» en Europe occidentale depuis l'époque de la Renaissance, tout particulièrement dans l'Allemagne du XVIII^e siècle. Dans la mesure où les traductions indirectes ne sont nullement une exception, ou limitées à certaines époques ou certaines cultures – comme le confirme le présent volume –, c'est l'idée même de traduction-comme-relation-avec-l'original qu'il convient de corriger, ainsi que le concept même d'original. Les travaux historiques et théoriques mettent dès lors en cause une représentation artificielle des traductions, en termes binaires et unidirectionnels (original – traduction) et en termes bi-culturels. Certains ajoutent que les versions intermédiaires ne font qu'illustrer que l'original n'est sans doute jamais le seul modèle des traductions¹⁷. Comme le montrent les travaux historiques mentionnés, la tradition des traductions indirectes a eu un succès tout particulier à certaines époques, et – en l'occurrence – il coïncide avec l'hégémonie culturelle de la France entre 1600 et 1800. Notre volume ajoute simplement une série d'éléments au dossier des traductions indirectes, qui apparaissent aussi en Bulgarie (XVIII^e s.), aux Pays-Bas (XVIII^e s.), en Italie (XVIII^e s.), en Espagne (XIX^e s.), en Turquie (XIX^e

16 Voir surtout Jürgen von Stackelberg, *Übersetzungen aus zweiter Hand. Rezeptionsvorgänge in der europäischen Literatur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Berlin & New York, de Gruyter, 1984, Wilhelm Gräber & Geneviève Roche, *Englische Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts in französischer Übersetzung und deutscher Weiterübersetzung. Eine kommentierte Bibliographie*, Tübingen, Niemeyer, 1988, ainsi que les travaux plus récents du SFB Göttingen sur la traduction indirecte – Une contribution importante à la question des traductions indirectes a été fournie lors du colloque «Shakespeare Translations in the Romantic Age» (Anvers, avril 1990: Actes à paraître chez John Benjamins).

17 D'où la nécessité de repenser le concept d'original et de contextualiser les traductions, notamment dans la culture dite d'accueil.

s.). Nous avons ainsi de bonnes raisons de souligner à nouveau les liens entre le prestige culturel et les modèles intermédiaires, car l'Europe occidentale a longtemps utilisé les versions latines, ensuite les versions françaises, et, de nos jours, les versions anglaises comme versions intermédiaires dominantes, et les exemples sont bien rares – mais non inexistant – d'emprunts à des langues dites minoritaires. Il est par ailleurs inévitable que le recours aux traductions indirectes aille de pair avec une importation plus ou moins systématique de concepts et principes textuels ou stylistiques. L'interaction entre plusieurs traditions permet ainsi d'observer comme dans un laboratoire les relations hiérarchiques interculturelles ainsi que leurs fluctuations. Serait-ce l'effet du hasard que certaines cultures (la Bulgarie, les Pays-Bas, l'Allemagne du XVIIIe s.) recherchent plus les traductions indirectes que d'autres (la France classique)? On ne peut que souhaiter que les programmes comparatistes accordent une attention plus explicite aux hégémonies culturelles et littéraires ainsi qu'à leur impact dans le processus traductionnel.

Bien plus qu'une accumulation d'études individuelles, le présent volume offre donc une série de confrontations – généralement discrètes – entre les cadres théoriques et historiques d'une jeune discipline. Au delà des considérations théoriques et transhistoriques, il est pour l'instant impossible d'esquisser une synthèse des conceptions historiques ou de leur évolution, même dans un seul pays. Tel devrait pourtant être l'objectif, au moins à long terme, des travaux descriptifs de ce type. On comprend que le chercheur individuel ne se soucie pas toujours, pour l'instant, d'un état de la question, ou d'une carte mondiale des traductions, s'il m'est permis d'étendre le principe des cartes au domaine de la traduction. Dans de nombreux courants des études littéraires, l'objectif des recherches est souvent d'accumuler des connaissances sur un sujet particulier, et non de collaborer à un projet collectif dont les tenants et aboutissements sont connus. A vrai dire, jeune discipline qu'elle est, les «Translation Studies» se distinguent plutôt des études littéraires dans la mesure où l'insertion dans un cadre de recherche est souvent très clairement amenée. Notre volume ne fait pas (trop) exception sous cet angle. Le temps est sans doute venu d'explorer la question des traductions ainsi que leur rôle dans le développement des littératures sur la base d'une programmation quelque peu explicite.

Vers une historiographie

C'est en vue de favoriser une meilleure coordination que j'ai proposé en 1983 (Lambert 1984) de réserver une section de chacun des congrès de l'AILC à un projet de longue haleine: «La Traduction dans les littératures

européennes» et de donner la priorité, à l'intérieur d'une telle section, aux communications qui partiraient de certaines questions fixées à l'avance. Seule une partie des articles contenus dans ce recueil ont été sélectionnés sur de telles bases. Il n'en est pas moins manifeste qu'une des raisons d'être du présent volume réside précisément dans sa contribution au projet en question.

A l'instar des historiens de la littérature, les spécialistes des traductions se sont souvent efforcés d'établir une histoire des traductions (littéraires). Elle en est restée, jusqu'ici, à des bribes et à des épisodes. Des considérations intéressantes, certes, se trouvent dispersées dans des essais bien connus et, d'autre part, certaines périodes et cultures particulières (notamment le Canada) ont été explorées avec une intensité particulière. A en croire les titres et les déclarations d'intention, certaines synthèses ont au moins été conçues ou préparées: songeons notamment à *The True Interpreter* de L. Kelly (1979), à *Die literarische Übersetzung – Stand und Perspektiven ihrer Erforschung* (éd. H. Kittel, 1988) à *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler* (F. Renner, 1989), et j'en passe¹⁸. Les dernières années, outre des bibliographies impressionnantes (telles celle de Paul Chavy et de Bihl.), un nombre impressionnant d'anthologies de textes théoriques ont envahi le marché. Il est vrai que les plus spécialisées parmi ces anthologies restent fort sélectives, sinon éclectiques¹⁹ et ne peuvent avoir l'ambition de remplacer les travaux de synthèse: pour très peu de cultures, le discours sur la traduction a été exploré sous tous les angles de façon systématique. Or, une étude de ce discours ne sera jamais réellement systématique aussi longtemps qu'elle procède par capita excerpta.

Le temps de l'historiographie toute simple, celle qui prétend traiter des seuls faits historiques et de tous les faits historiques, est à jamais révolu depuis l'essor de la théorisation. Il conviendrait par conséquent de déterminer quelle carte ou quelle historiographie on peut avoir en vue. La première difficulté, toute élémentaire et matérielle, est d'ordre bibliographique. A travers l'histoire, les traductions ont laissé beaucoup de traces dans la vie culturelle, mais les bibliothèques et les sociétés les ont assez systématiquement exclues de leur «canon». D'où la nécessité de reconstituer les répertoires d'époque, c'est-à-dire un inventaire/les inventaires que – selon les habitudes du moment – les différentes cultures établissent de

18 Jörn Albrecht prépare une synthèse des mouvements littéraires pendant plusieurs siècles (Europe occidentale).

19 Des anthologies nouvelles ont été consacrées aux XVIIIe s. (W. Gräber), puis aux XVIII-XIXe. s. (L. D'hulst). Signalons que de multiples anthologies se contentent de sélectionner les «grands» textes, ce qui les enlève à leur contexte. D'où l'effort manifeste, surtout chez L. D'hulst, de les «contextualiser».

l'ensemble de leurs productions textuelles. On le sait, de tels répertoires sont également sélectifs et normatifs, mais ils présentent l'avantage de ne pas refléter les principes de sélection de notre époque (ou ceux des époques postérieures, qui n'ont cessé d'accumuler et de filtrer à leur tour de nouvelles alluvions culturelles), ce qui nous met partiellement à l'abri de l'anachronisme ou de l'information indirecte et orientée. Précisément, ces répertoires d'époque placent presque toujours côte à côte les traductions et les productions originales²⁰. Ainsi, pour de multiples cultures, il n'est nullement utopique de reconstituer les différents secteurs de la vie littéraire et d'observer la distribution quant aux rapports entre textes autochtones (anciens/contemporains) et textes importés. Or, en effet, des secteurs énormes de la culture occidentale ont été dépouillés avec une rigueur exemplaire par les bibliographes des traductions, au point qu'il faudrait souhaiter que l'historien de la littérature s'inspire de leur exemple et qu'il recoure, lui aussi, à l'observation du répertoire des productions, et non au corpus sélectif (éclectique) qui a survécu au processus de la canonisation. Cependant, une encyclopédie des traductions et des discours sur les traductions, fût-elle traitée par ordinateur²¹, ne remplacera jamais une authentique historiographie des traductions. L'objectif de l'historiographie ne saurait être purement cumulatif.

Ici comme à propos des répertoires, l'héritage de l'historiographie littéraire pèse souvent de manière négative sur les travaux. L'historiographie littéraire a été marquée plus qu'il ne le fallait par les catégories «nationales», au point d'ignorer tout bonnement les traductions. La tentative de récupérer les traductions à l'intérieur de l'histoire littéraire paraît vouée à l'échec aussi longtemps que l'historiographie en question ne se redéfinira pas devant la question de la canonisation ou de la périodisation. Ainsi les traductions seront en grande partie perdues de vue aussi longtemps que l'historiographie se concentrera sur les «Belles-Lettres» (ou refusera d'envisager la canonisation comme objet d'étude au lieu de l'adopter comme une donnée universelle) et aussi longtemps qu'elle partira d'un schéma unique (linéaire?) pour la périodisation (on imagine mal que les cultures littéraires/traductionnelles puissent changer *en bloc* d'un

20 Un exemple négatif nous est fourni par la bibliographie de Beaumont Wicks (*The Parisian Stage: 1800-1875*), par ailleurs remarquable, qui se contente de répertorier les «premières» françaises, en excluant toutes les traductions.

21 Des bibliographies de traductions ont été confiées systématiquement à l'ordinateur, dans le but de faciliter une complexe analyse statistique: cf. Katrin Van Bragt, «Corpus bibliographiques et analyses des traductions. Un programme d'analyse par ordinateur», *Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1989, n. 2, 171-178. – Voir aussi les projets du SPB de Göttingen, où l'ordinateur intervient également.

seul coup, bref qu'elles puissent être homogènes). Jusqu'à nouvel ordre, nous devons exclure que l'évolution de l'art de la traduction puisse coïncider tout simplement avec l'évolution littéraire (canonique) ou, en d'autres termes, que la traduction soit simplement une des provinces de la littérature. L'analyse des traductions/traducteurs les plus célèbres – ou le principe des *capita excerpta* – ne permettra jamais d'expliquer les fluctuations éventuelles des traditions, pas plus d'ailleurs que les accumulations encyclopédiques de données bibliographiques ou autres.

Une authentique historiographie des traductions partira de questions au sujet de la conception pratique et théorique des traductions, dans et selon les situations culturelles, dans leur continuité et dans leur discontinuité, en termes synchroniques comme en termes diachroniques. Soulignons que de telles questions ne pourront se servir du concept de la *fidélité*: il implique en fait l'idée d'une possibilité en soi de la fidélité, alors que la fidélité à certains niveaux linguistiques entraîne l'infidélité à d'autres niveaux), d'autre part il encourage de multiples historiens des traductions à insérer une téléologie dans leurs considérations, dans la mesure où ils acceptent que l'art de la traduction ferait des progrès à travers l'histoire.

Résumons la discussion en précisant quelle historiographie devra être *évitée*.

1. une historiographie factuelle, cumulative;
2. une périodisation linéaire, homogène et/ou téléologique;
3. une périodisation calquée *a priori* sur la périodisation littéraire (qui par ailleurs pêche souvent contre le principe 2);
4. une historiographie qui étudierait la «fidélité» plutôt que des stratégies (pratiques et théoriques).

L'effort de synthèse le plus explicite est dû sans doute à Harald Kittel, dans les Actes du Symposium 1986 de Göttingen (Kittel 1988), et il est plutôt intéressant de noter qu'il a été fourni à peu près indépendamment par rapport à ma notice de 1983. La phrase suivante, appliquée au livre de Glyn Norton (Norton 1984), pourrait aisément être généralisée comme un schéma des objectifs de l'historiographie des traductions: «Die Übersetzungsarbeit der Renaissancehumanisten in Frankreich wie in Deutschland ist nur vor dem Hintergrund der spezifischen Begebenheiten ihrer Zeit – national, politisch, weltanschaulich, kulturell, literarisch, sprachlich – zu begreifen. Die für Übersetzungsforscher zentralen Fragen – WAS wurde WANN, WARUM, WIE übersetzt und WARUM wurde es so übersetzt? sind schon in dieser Periode nicht voneinander getrennt zu beantworten.»

Pas plus que le présent volume, les travaux réunis par H.Kittel sous le titre *Die literarische Übersetzung. Stand und Perspektiven ihrer Er-*

forschung ne permettent évidemment de dresser un bilan global. Ils amènent au moins notre collègue à situer une série de contributions très diverses et à lancer une série de questions fondamentales, en premier lieu à partir des préoccupations du «Sonderforschungsbereich» de Göttingen²².

Il est clair, en effet, qu'aucune période culturelle n'a été explorée jusqu'ici par les historiens des traductions comme l'Europe entre la Renaissance et le romantisme. C'est ici, en effet, que des bilans commencent à prendre un sens, même à devenir une nécessité.

La difficulté de bilans semblables est qu'on est forcé de réinterpréter des publications qui – généralement – abordent des questions divergentes, en fait souvent assez éloignées du «was, wann, warum, wie etc.» cité plus haut. Comme les unes explorent un terrain relativement limité, alors que les autres portent sur un champ bien plus large et donc souvent traité à distance, et souvent de seconde main, la tentative reste inévitablement provisoire. Une des difficultés capitales à ce propos, c'est la nature ou l'extension de l'objet étudié. Glyn Norton commente «les conceptions» essentiellement théoriques de la Renaissance française, champ qu'il étend à une variété énorme de secteurs, bien au delà des frontières du littéraire; Yves Chevrel se préoccupe du «texte traduit» durant environ cinq siècles à l'intérieur de la littérature française, à laquelle il accorde une rigueur et une systématisme, en tout premier lieu devant les questions de traduction, qui ne convaincront pas tous les lecteurs; Jürgen von Stackelberg entend broser un large tableau chronologique: «Blüte und Niedergang der 'Belles Infidèles'»²³. Norton traite des conceptions «philosophiques» et donc principalement des commentaires explicites, Chevrel et Stackelberg limitent leurs considérations à certains secteurs littéraires particuliers, surtout canoniques, d'où la difficulté de toute périodisation ou généralisation, car les données ne sont pas vraiment comparables. S'il est vrai par conséquent que l'effort fourni pour parvenir à esquisser une «périodisation» des traductions vient trop tôt, la discussion est au moins lancée et

22 Berlin, Erich Schmidt, 1988. C'est depuis 1985 environ que le «Sonderforschungsbereich Die literarische Übersetzung», sous la direction de Armin P. Frank et Harald Kittel, se propose d'étudier les traductions vers l'allemand à partir du XVIII^e s. En passant, les questions fondamentales de théorie et de méthode sont également discutées (voir par exemple la séance plénière du XII^e Congrès de l'AILC, Munich 1988). Les publications du SFB se trouvent synthétisées dans chacun des volumes du SFB publiés dans une collection spéciale des éditions Erich Schmidt.

23 Voir les conclusions formulées dans Lambert 1975 (ignoré dans la discussion, avec Béraud, tout comme bon nombre d'autres travaux anciens et récents). La question de la fin des «Belles Infidèles» paraît moins importante que les conceptions mêmes de la traduction et des modèles textuels, car les «Belles Infidèles» peuvent désigner des conceptions bien divergentes.

elle favorisera une orientation nouvelle des recherches²⁴. La question des «Belles Infidèles», partiellement liée à la question des traductions indirectes, occupe à juste titre une place-clé dans le dossier. Malheureusement, les conceptions et la documentation qui orientent l'article de J. von Stackelberg ne sont pas sans poser des problèmes. Dès 1971, Jacques G.A. Béreaud avait déjà cru entrevoir la fin des «Belles Infidèles», et son article avait donné lieu à une première discussion. Or, s'il est évident que le programme esthétique lancé au XVIIe s. perd progressivement de son pouvoir, les «Belles Infidèles» n'en disparaissent pas pour autant (Lambert 1975; Robyns, 1990). Il ressort en outre des multiples publications sur le XVIe s. et sur le XIXe s. français que le début des «Belles Infidèles» ainsi que la tradition des versions philologiques et interlinéaires sont antérieurs au XVIIe s. Il conviendrait aussi de mieux distinguer entre la littérature et les autres secteurs culturels, sinon entre les différentes zones – canoniques et moins canoniques – de «la littérature», qui ne porte d'ailleurs pas encore ce nom. – En dépit de toutes ces difficultés, les articles dans le recueil de H.Kittel étoffent nos connaissances sur trois siècles de traductions et ils préludent à une meilleure coordination des recherches historiques.

Dans un livre récent, Frédéric Renier prend exactement le contrepied et des historiens et des théoriciens de la traduction en soutenant que, de l'Antiquité aux débuts du XIXe siècle, une seule tradition – celle de la rhétorique classique – oriente toute la conception de la traduction (Renier 1989). La documentation utilisée est riche, intéressante, mais non inconnue. Il devient en effet manifeste qu'une tradition très ancienne s'est maintenue dans beaucoup de circonstances – comme un discours souterrain – à travers les différentes cultures, en premier lieu dans les milieux où le latin n'a cédé que tardivement. Il est souvent bon de rappeler aux historiens des littératures et des cultures modernes – notamment à ceux qui étudient Shakespeare à travers les cultures – que même le XVIIe et le XVIIIe siècle ne donnent pas lieu à une diversification radicale entre les cultures. Faudrait-il donc le rappeler? Le caractère «national» des sociétés et de leurs productions intellectuelles, notamment en ce qui concerne les langues et donc les traductions, subit quelques chocs entre le Moyen âge et 1800, d'où l'impossibilité d'appliquer tout simplement les concepts «français», «anglais», «allemands», «néerlandais» à plusieurs siècles de vie

24 L'idée selon laquelle plusieurs siècles de littérature en France, y compris le développement des traductions, puissent être ramenés à un (seul) *système* français entre en conflit avec la bibliographie spécialisée sur le sujet et notamment avec certaines contributions dans le présent recueil. L'idée que les systèmes soient homogènes (pendant des siècles) et qu'ils coïncident tout bonnement avec des frontières politiques est par ailleurs incompatible avec la théorie du polysystème.

culturelle. Dans l'enseignement (notamment des langues) et dans les églises (malgré Luther), la survie des traditions latines se présente autrement que dans les productions littéraires novatrices. En insistant sur la continuité – qui est un concept relatif – plutôt que sur la discontinuité – qui est également un concept relatif – Renier d'une part, les «historiens» des traductions d'autre part se comportent quelque peu comme les comparatistes d'antan, entraînés dans leurs débats sur l'unité et la diversité du/des romantisme(s), ou d'autres courants. Impossible de renier les incessants conflits à l'intérieur d'un seul et même mouvement, ou entre deux groupes successifs. Et l'évidence des conflits entre les traducteurs n'exclut pas qu'ils puissent se réclamer de paradigmes communs. Ce serait cependant perdre de vue les mises en questions radicales au sein des théories et des pratiques – auxquelles font écho par exemple les témoins du XIXe s.²⁵ – que de tout ramener à un commun dénominateur, y compris Amyot, Dolet, Du Bellay, Luther, Perrot d'Ablancourt, et le XVIIIe s. allemand. Comment la thèse «unitariste» de Renier saurait-elle interpréter la reprise et la retraduction continuelle – qui donne souvent lieu à des conflits idéologiques profonds – des «classiques» anciens et modernes à travers les pays, qui met précisément en lumière les discontinuités au sein des (multiples) traditions? – Bref, les différentes thèses et méthodes confrontées ci-dessus devraient conduire vers une meilleure délimitation des objectifs, des documents à utiliser, des cultures à prendre en considération et des compétences. Le fait de s'en rendre compte justifiera des initiatives nouvelles.

Göttingen, février 1990

Bibliographie de base pour une historiographie des traductions:

- Béreaud, Jacques G.A., 1971. «La Traduction en France à l'époque romantique». *Comparative Literature Studies*, 8, 224-244.
- Berman, Antoine, 1984. *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris: Gallimard.
- Chevrel, Yves, 1988. «Les Traductions et leur rôle dans le système littéraire français», in Kittel 1988.
- Delcourt, Marie, 1925. *Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*. Bruxelles: Hayez.

25 Dans les multiples articles sur la traduction au XIXe s. de notre centre de Louvain, nous avons souvent attiré l'attention sur les conflits et polémiques entre le XVIIIe et le XIXe s., mais de tels conflits, comme le montrent les travaux de Göttingen, sont tout aussi courants au XVIIIe s. et plus tôt.

- García-Yebra, Valentín, 1983. *En torno a la traducción. Teoría, Crítica, Historia.* Madrid: Gredos.
- Folena, Gianfranco, 1973. 'Volgarizzare' e 'tradurre'. *Idea e terminologia della traduzione*, in *La Traduzione. Saggi e studi.* Trieste, Lint, 59-120.
- Hermans, Theo, (1985) 1992. 'Literary Translation: The Birth of A Concept', José Lambert & André Lefevere, éd. *La Traduction dans le développement des littératures.*
- Hermans, Theo, à paraître. 'Renaissance Translation between Literalism and Imitation'. Symposium 'Geschichte' und 'System' bei der Erforschung der literarischen Übersetzung, Göttingen, April 1989.
- Kelly, Louis, 1979. *The True Interpreter. Theory and Practice in the West.* New York, St.Martin Press.
- Kelly, Raymond, 1957. *L'Evolution de la théorie de la traduction en France au XVIIIe siècle. Etude sur les idées esthétiques et littéraires dans leurs rapports avec l'anglomanie.* Thèse inédite Lyon.
- Kittel, Harald, 1988. Hrsg. *Die literarische Übersetzung. Stand und Perspektiven ihrer Erforschung.* Berlin: Schmidt.
- Ladborough, R.W., 1938. 'Translation from the Ancients in 17th century France', in *Journal of the Warburg Institute*, 2, 85-104.
- Larwill, Paul H., 1934. *La Théorie de la traduction au début de la Renaissance.* Diss. München. München, Wolff.
- Lathropp, Henry, 1933. *Translation from the Classics into English from Caxton to Chapman (1477-1620).* Madison, Wisc., Wisconsin Univ.Press. (Univ. of Wisconsin Studies in Language and Literature, 35).
- Lambert, José, 1975. 'La Traduction en France à l'époque romantique. A propos d'un article récent', *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre, 3, 396-412.
- Lusignan, Serge, 1986. *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIIIe et XIVe siècles.* Paris: Vrin.
- Marti, Heinrich, 1974. *Übersetzer der Augustiner Zeit. Interpretation und Selbstzeugnisse.* München, Fink. (Studia et testimonia antiqua, 14).
- Mounin, Georges, 1955. *Les Belles Infidèles.* Paris: Cahiers du Sud.
- Munteano, Basil, 1956. 'Port-Royal et la stylistique de la traduction', *Cahiers de l'Association des Etudes Françaises*, 8, 151-172.
- Norton, Glyn, 1984. *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents.* Genève, Droz.
- Rener, Frederick M., 1974. 'Zur Übersetzungskunst im 17. Jahrhundert', *Acta Neophilologica*, 7, 3-23.
- Rener, Frederick M., 1989. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler.* Amsterdam - Atlanta, Rodopi. (Approaches to Translation Studies, 8).
- Stackelberg, Jürgen von, 1984. *Übersetzungen aus zweiter Hand. Rezeptionsvorgänge in der europäischen Literatur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert.* Berlin: New York: de Gruyter.
- , 1971. 'Das Ende der 'Belles Infidèles''. Ein Beitrag zur französischen Übersetzungsgeschichte. K.-R. Bausch & H. Gauger, Hrsg. *Interlinguistica. Sprachvergleich und Übersetzung.* Festschrift zum 60. Geburtstag von Mario Wandruszka. Tübingen: Niemeyer, 583-596.

- , 1988. «Blüte und Niedergang der 'Belles Infidèles'», Harald Kittel, Hrsg. Die literarische Übersetzung: 16-29.
- Traduction (La) dans les périodiques. Cahiers d'Histoire littéraire comparée, 8/9, 1985. Paris: Didier (Centre d'études des périodiques de langue allemande. Groupe d'études comparatistes sur l'Europe du Nord).
- Van Hoof, Henri, 1986. Petite Histoire de la traduction en Occident. Louvain-la-Neuve: Cabay.
- , 1991. Histoire de la traduction en Occident. France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas. Paris – Louvain-la-Neuve, Duculot. (Bibliothèque de linguistique.)
- Zuber, Roger, 1968. Les 'Belles Infidèles' et la formation du goût classique: Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac. Paris: Colin

Autres références utilisées:

- Even-Zohar, Itamar, 1978. Papers in Historical Poetics. Tel-Aviv: The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel-Aviv University.
- Lambert, José, 1983. Un Modèle descriptif pour l'étude de la littérature. La Littérature comme polysystème. Kortrijk, Faculteit van de Letteren en de Wijsbegeerte. Paper n° 29. – Egalement dans Contextos V/9, 1987: 47-67.
- , 1984. «Comité de traduction». ICLA Bulletin 5.2 (Spring).
- , 1986. «La Traduction, les genres et l'évolution de la littérature. Propositions méthodologiques.» Actes du Xe Congrès de l'Association Internationale de Littérature comparée. New York 1982. Ed. A. Balakian. New York: Garland, I, 127-131.
- , 1989. «L'époque romantique en France: les genres, la traduction et l'évolution littéraire.» Revue de Littérature comparée, avril-juin, 2:165-170.
- , 1990. «A la Recherche de cartes mondiales des littératures», Janos Riesz & Alain Ricard, éd. Mélanges offerts à Albert Gérard. Semper aliquid novi. Littérature comparée et Littératures d'Afrique. Tübingen: Narr, 109-121.
- Robyns, Clem, 1990. «The Normative Model of Twentieth Century *Belles Infidèles*: Detective Novels in French Translations», Target II,1, 23-42.
- Toury, Gideon, 1980. In Search of A Theory of Translation. Tel-Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel-Aviv University.